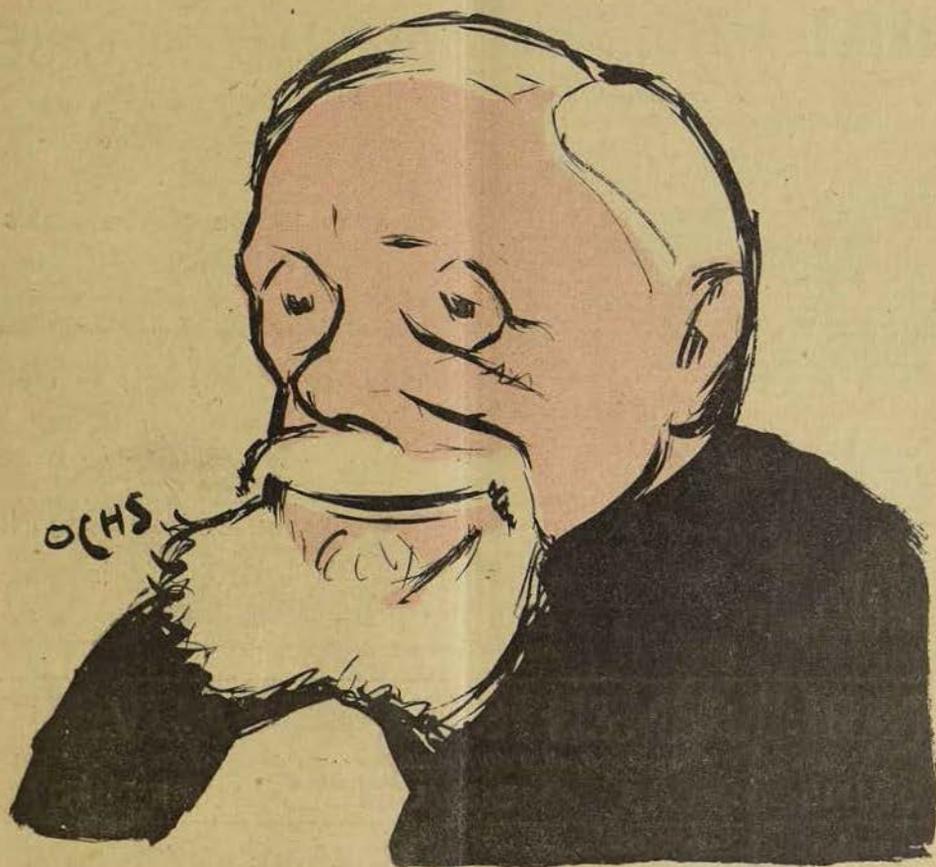


Pourquoi Pas?

GAZETTE HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE VENDREDI

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET



M. COPPIETERS

Sénateur et... ou... fonctionnaire

Ce numéro se compose de 20 pages.

Ce numéro se compose de 20 pages.

LE JOYEUX CHAMPAGNE SAINT-MARCEAUX

DONNE L'ENTRAIN
ET LA GAÏETÉ

IMPORTATEUR GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE

Maison F. VAN ROMPAYE FILS SOCIÉTÉ ANONYME

RUE DE BRABANT, 70, A BRUXELLES — TÉLÉPHONE : BRUX. 115.43

CREDIT ANVERSOIS

Société anonyme fondée en 1858. — Capital : 60 millions de francs

Sièges } ANVERS : 42, Courte rue de l'Hôpital (Siège social)
} BRUXELLES: 30, avenue des Arts

LISTE DES AGENCES. — AERSCHOT, ARLON, ABSCHÉ, ATH, AUBEL, AYWAÏLE, BINCHE, BOOM, BLANKENBERGHE, BRAINE-L'ALLEUD, BRAINE-LE-COMTE, BRUGES, BRUXELLES, CHARLEROI, CINEY, COURTRAI, COURT-ST-ETIENNE, DOLHAIN, ECAUSSINNE, EUPEN, FLEURUS, FLOBECQ, FONTAINE-L'ÉVÊQUE, FRANS-LEZ-BUISSENAI, GAND, GEMBLOUX, GENAPPE, GHEEL, GHISTELLES, GOSSÉLIES, GOUVY, HAECHT, HASSELT, HENRI-CHAPELLE, HÉRENTHALS, HERVE, HOEYLAERT, HOUPFALIZE, MUY, JODOIGNE, L'ALOUVIERE, LESSINES, LIÈGE, LONDERZEEL, LOUVAIN, MALINES, MALMEDY, MARCHIE-NNE-AU-PONT, MOLL, MONS, NAMUR, NES-BOVAUX, NIVELLES, OSTENDE, PERWEZ (Brabant), RENAIX, REBECQ, ST-NICOLAS, SOIGNIES, ST-TROND, SPA, STAVELOT, THUIN, TIRLEMONT, TOURNAI, TUBIZE, TURNHOUT, VERVIERS, VIELSALM, VILVORDE, WAVRE, COLOGNE — ROTTERDAM — LUXEMBOURG

Location de coffres-forts à partir de 12 francs par an

Garde de titres et objets précieux

Les dépôts peuvent être faits, moyennant un minimum droit de garde, soit sous forme de Dépôts à découvert, soit sous forme de Dépôts cachetés. La constitution du dépôt est constatée par un reçu nominatif délivré par le banquier. Ce reçu est personnel — son transmission — et n'a de valeur qu'entre les mains du déposant. La perte, la destruction ou le vol de ce reçu ne prive, par conséquent, pas le déposant moyennant l'accomplissement de certaines formalités, de la libre disposition de son dépôt.

Le Crédit Anversois ouvre des comptes de chèques productifs d'intérêts. — Les déposants peuvent disposer de leur avoir à tout moment.

TAVERNE ROYALE

Galerie du Roi - rue d'Arenberg

BRUXELLES

Café-Restaurant

DE PREMIER ORDRE

GRAND RESTAURANT DE LA MONNAIE

Rue Léopold, 7, 9, 11, 13, 15

BRUXELLES

GRANDE SALLE ET SALONS

POUR FÊTES ET BANQUETS

CONCERT SYMPHONIQUE tous les soirs

ETABLISSEMENTS SAINT-SAUVEUR

38 - 39 - 41 - 43 - 45 - 47, RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES

BAINS DIVERS * BOWLING * SKATING

Les deux meilleurs hôtels-restaurants de Bruxelles

LE MÉTROPOLE

PLACE DE BROUCKÈRE

Splendide salle pour noces et banquets

LE MAJESTIC

PORTE DE NAMUR

Salle de restaurant au premier étage

LE DERNIER MOT DU CONFORT MODERNE

Pourquoi Pas ?

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET

ADMINISTRATEUR : Albert COLIN

| ADMINISTRATION : 4, rue de Berlaymont, BRUXELLES | ABONNEMENTS | Us An | 6 Mois | 3 Mois | Compte chèques postaux n° 16.664 |
|---|------------------|-----------|--------|--------|-------------------------------------|
| | Belgique | fr. 30.00 | 16.00 | 9.00 | |
| Étranger | • 35.00 | 18.50 | — | | |

M. COPPIETERS, sénateur et... ou... fonctionnaire

Quand les socialistes étaient de l'opposition, ils mettaient, à défendre les finances de l'Etat contre les sauterelles qui cherchent à vivre aux frais de la princesse, un zèle admirable, et que seul égalait celui de feu le sénateur Hanrez; depuis qu'ils appartiennent au gouvernement, et que leurs grands hommes ont appris, eux aussi, à fréquenter la bonne princesse, ses hôtels, ses salons, à utiliser ses autos et à partager ses frais de voyage, on leur rend la monnaie de leur pièce. Témoin l'incident Coppieters, qui passionne à la fois les professeurs de droit constitutionnel et les concierges, pour qui le monsieur qui va en auto, fût-il socialiste, est toujours l'ennemi.

M. Coppieters est sénateur, sénateur socialiste; mais il est aussi haut commissaire royal et délégué au ministère des travaux publics, où règne son ami Anseele. Donc, déclarent M. Woeste et tous ceux qui se sont groupés autour de lui pour embêter M. Coppieters, il est fonctionnaire. Or, la Constitution dit qu'il y a incompatibilité entre le mandat parlementaire et n'importe quelle fonction publique: que M. Coppieters soit sénateur ou fonctionnaire, mais qu'il ne soit pas sénateur et fonctionnaire! Qu'il choisisse...

Fonctionnaire! M. Coppieters! répondent les socialistes: jamais de la vie! il remplit une mission temporaire. D'abord, il n'a pas touché un sou des 33,000 francs que le gouvernement alloue généreusement aux commissaires royaux. Ensuite, comme délégué du ministère des travaux publics, il n'a pas de traitement, mais simplement des frais de vacation et de déplacement...

Sans être expert en droit constitutionnel, on ne peut s'empêcher de constater que cette défense est assez faible. Il est évident que si, pour tourner la Constitution, il suffit d'appeler frais de vacations et

de déplacement les sommes que l'on paie à un monsieur pour remplir certaines fonctions publiques, on peut aller fort loin, plus loin que Tiperary, sur cette pente. S'il est vrai, d'autre part, que, comme l'a dit M. Woeste, M. Coppieters, en 1920, a touché 70,341 francs, il doit s'être beaucoup déplacé. Car la Belgique est, moralement, un grand pays, un immense pays, c'est entendu; mais, territorialement, elle n'a rien de démesuré. Enfin, il est manifeste que, si on se met à autoriser chaque ministre à prendre comme coadjuteur un de ses amis du Parlement qu'il paiera en « déplacements et vacations », M. Theunis et ses successeurs auront beaucoup de peine à défendre leur cause contre les appétits des « compétences indispensables ».

Voilà pour les principes. Mais les principes ne sont-ils pas ce qu'il y a au monde de plus démodé? La Constitution est violée! Bah! Une fois de plus, une fois de moins... Cette bonne personne doit commencer à en avoir l'habitude, depuis Lophem. Le fait est que le réquisitoire de M. Caton Woeste est tombé sur un des hommes les plus sympathiques du Parlement, sur un de ceux dont les services sont des plus incontestables.

Ce Flamand, d'allure un peu épaisse, mais à l'œil fin, au sourire accueillant, séduit, dès le premier abord, par une large bonhomie, une simplicité bon enfant. C'est un bon type de Belge, à la fois traditionnel et moderne. Socialiste, il n'a rien, ni du sévère doctrinaire marxiste, ni du bolchévisant chimérique. C'est, comme son ami Anseele, un réalisateur qui estime qu'une augmentation de salaire, une amélioration quelconque de la vie ouvrière valent mieux qu'une hypothétique révolution. Son autorité au Sénat est considérable, parce qu'il ne parle

HIRSCH & C^{ie} Robes
Rue Neuve BRUXELLES Manteaux
Fourrures

jamais que de ce qu'il connaît, et qu'il en parle congrûment. Son éloquence, certes, n'a rien d'académique; il n'est pas en très bons termes avec la grammair française et, si son accent n'a pas tout à fait la saveur inimitable de celui de notre très cher Mgr Keesen, il n'en a pas moins son goût de terroir. Mais sa parole précise est singulièrement persuasive; c'est la voix du bon sens.

Aussi, depuis l'armistice, a-t-il rendu d'incontestables services, à la fois comme commissaire royal et comme délégué au ministère des travaux publics.

Tâche considérable qu'avait assumée M. Anseele, en acceptant ce portefeuille au lendemain de la guerre: tout un pays à refaire, pas d'argent, une meute d'entrepreneurs madrés et de mercantis sans scrupules, dont on ne pouvait se passer, mais qu'il fallait tenir en respect.

Ancien marchand de journaux, grand organisateur de coopératives, parlementaire expérimenté, le nouveau ministre sentait qu'il lui manquait certaine compétence technique. Il s'adressa à son ami Coppieters, qui était du bâtiment, et tous ceux qui ont suivi d'un peu près les affaires du département, reconnaissent que l'ami Coppieters a su éviter bien des gaffes et fait faire bien des économies à l'Etat. Ce sont là des services dont il faut tenir compte.

M. Coppieters a su discuter avec les entrepreneurs, vérifier les comptes, reviser les marchés. Depuis deux ans il est partout, il a l'œil à tout, et l'on reconnaît généralement que sa toute-puissance de commissaire royal s'est toujours exercée au grand profit du public. Est-ce le moment de chicaner quelques milliers de francs à un homme qui a fait gagner des millions de francs à l'Etat, alors que... ?

Assurément, il eût été beau que M. Coppieters, qui, dit-on, n'est pas sur la paille, rendit tous ces services « à l'œil », ou même qu'il y mit du sien; le marquis de Noailles, premier ambassadeur de la République française à Berlin, après le traité de Francfort, se ruina au service de son pays. Mais cela, c'est sublime. Il n'y a plus beaucoup d'hommes sublimes aujourd'hui... Que ceux qui se sentent vraiment sublimes jettent la première pierre à M. Coppieters. Après tout, M. Woeste est peut-être un homme sublime... dans son genre.

POURQUOI PAS ?

Louis Dumont-Wilden et Mme Dumont-Wilden ont reçu, à l'occasion du terrible accident d'automobile qui a failli les priver de deux de leurs enfants, de si nombreux témoignages de sympathie, qu'ils sont dans l'impossibilité de répondre à tant de lettres. Ils prient leurs amis de trouver ici l'expression de leurs remerciements. Grâce aux soins dévoués et à la science d'un admirable chirurgien, M. le docteur Audain, de Rueil, les deux enfants sont aujourd'hui hors de danger.



A M. Florent Sabatino

Carpentier s'en est tiré avec un pouce fracturé et cinq cent mille dollars qui, au cours du change, vous constituent une appréciable provision d'argent de poche, mais vous, monsieur, vous êtes mort.

Vous êtes mort du match Carpentier-Dempsey. On a vu, dans les duels, de ces choses : un témoin ahuri reçoit dans le crâne une des deux balles que les adversaires se proposaient d'échanger sans autre résultat que du bruit et une appréciable publicité.

Le coup dont vous êtes mort ne vous vint pas en direct, mais en manière de crochet et avec retardement, car, au moment même où MM. Carpentier et Dempsey se manifestaient leurs arguments, vous étiez à Marseille, où vous exerciez l'honorable profession de portefaix sur les quais.

La désastreuse nouvelle, vite comme l'éclair, traversa l'océan et vint blesser les cœurs patriotiques des lecteurs du *Petit Parisien* et du *Petit Journal*. Ce fut un moment atroce. La France fut pâle et contractée, son souffle s'arrêta un moment. Un journal grave nous a dit que pareille angoisse n'avait plus été visible à Paris depuis septembre 1914, au moment où les Boches étaient à Chantilly, en vue de la tour Eiffel. Des femmes, nous dit-on, pleuraient. D'ailleurs, Bruxelles a naïvement et fraternellement partagé la consternation parisienne. La presse, qui avait fait là de la belle ouvrage, et dont elle a vraiment de quoi être fière, avait tellement monté le bourrichon à ses ouailles que, pendant un moment, nous avons haï l'Amérique et rêvé de lui envoyer un cartel par grosse Bertha.

Heureusement — comme il y a tout de même du bon sens en ce vieux continent — on s'est vite repris et on s'est jugé un peu comique. Peut-être serons-nous même sportifs! La règle du jeu, si nous ne nous trompons, exige que nous criions : « Vive Dempsey! Le meilleur a gagné. Vive le meilleur! » Il faut même oublier — sportivement — le vaincu. Ce n'était qu'une galette; au diable les bobards sur le « poing intelligent »; qu'il se console avec l'emplâtre de 500,000 dollars et les sympathies — légitimes et sans doute méritées — des siens. Nous, sportifs (tu parles!), nous applaudissons à sa défaite et nous criions : « Zut pour Carpentier! » Cette règle est dure, mais elle est.

Hélas! monsieur, vous n'êtes plus là pour pousser avec vous ces cris strictement sportifs. A l'audition de l'effroyable nouvelle, vous eûtes une discussion avec un de vos distingués collègues, dont l'histoire (ni la police, d'ailleurs, non plus) n'a pas retenu le nom. Sans doute manquez-vous, l'un ou l'autre, tous deux peut-être, d'expert sportif, car il vous plaça dans le crâne trois balles de revolver, bien comptées. De quoi vous mourûtes...

Vous êtes ainsi sacrifié sur la tombe (sportive) de Carpentier. On pratiquait des rites de ce genre chez Behanzin. Mais, si nous osons dire, sur une plus grande échelle. Le symbole était le même.

C'est une grande consolation morale pour Carpentier et si ça ne lui remet pas droit le nez que Dempsey lui aplattit, cela lui donnera une judicieuse idée de son rôle européen et français en ce jour tragique.

S'il n'eût tenu qu'à la presse, peut-être mille ou dix mille autres sacrifices humains auraient été faits sur la tombe où gît le champion de deux glorieux organes de l'âme française : *Le Petit Parisien*, *Le Petit Journal*. Et joignons-y *Le Matin*. Sans oublier que *Le Temps* s'est benti, lui aussi, d'un superbe article préventif où, comme ses petits amis, il concluait à la victoire de l'intelligence (France) sur la brutalité (Amérique).

En tout cela, monsieur, si on conserve votre mémoire, c'est vous qui paraitrez le plus sérieux, le plus convaincu, et, par conclusion, Marseille avec vous. Voilà vraiment une ville où on donne sa vie pour les nobles causes. On en oubliera le prix où les négriers de la Cannebière et du quai de la Fraternité (parfaitement!) avaient fait monter la bouillabaisse à l'intention des alliés, pendant la guerre.

Que ce petit pain, en forme de couronne, orne votre tombe, monsieur, en attendant la palme que Carpentier et Dempsey vous doivent à frais communs...

POURQUOI PAS ?

P. LETART

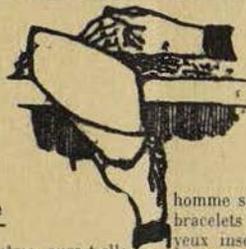
RUE NEUVE, 65

ROBES ET MANTEAUX

Bruxelles (Tél. B 5740)

Liège-Namur

Les Miettes



de la Semaine

Le conseil suprême à Ostende

La prochaine session du conseil suprême aura-t-elle lieu à Ostende ?

Il y a des chances. M. Lloyd George ne veut plus aller à Paris ; les attaques de la presse française ont le don de le mettre en fureur. M. Briand en a assez d'être l'hôte de Sir Philippe Sassoon ; on est unanime, en France, à trouver que ces grands juifs d'Angleterre prennent décidément trop de place. Boulogne n'est pas très confortable. Spa a laissé d'assez mauvais souvenirs ; on s'y est trop disputé. Pourquoi n'essayerait-on pas d'Ostende ? Il y fait frais en juillet et les hôtels sont confortables. Pour le moment, Ostende a de grandes chances d'être choisie.

Les liaisons dangereuses

On nous raconte que Maeterlinck s'en va en quelque lieu saint de l'Italie pour y méditer des pensées définitives sur l'âme latine. Il emmène avec lui M. Max Régis, nous dit-on, qui fut maire d'Alger au temps des troubles antisémites.

Ce Max Régis — bien oublié maintenant — fut une curieuse figure. Pour la comprendre, il faut un peu connaître le pays du soleil et ses foules passionnées et emballées.

En ce temps-là, tous les méteques d'Alger : Maltais, Levantins, Valenciens, gens des Baléares, joints à de ces bons Musulmans qui regrettent le temps des corsaires et à de ces bons Français qui n'ont pu pardonner aux juifs l'affaire Jésus-Christ, se lancèrent dans une fougueuse croisade antisémite. Le prophète Drumont — assurément un honnête homme, mais qui connaissait mieux son vieux Paris que la côte barbaresque — était député d'Alger.

Mais ce n'était certes pas lui qui pouvait lancer les masses à l'assaut des boutiques de la rue de la Lyre. Un

homme surgit : il était jeune, costaud, bellâtre, avec des bracelets d'or, une vulgarité de tenue remarquable, des yeux insolents qui deshabiliaient les femmes et provoquaient les hommes. Il lia en faisceau les passions et les fit flamber. Chaque jour, un juif tombait sous des coups de matraque ; chaque jour des incendies...

Max Régis devint maire d'Alger. Maire ? Non, il était le maître, le dieu. On a vu, depuis, des choses de ce genre, quand Marcellin Albert devint le rédempteur des viticulteurs du Midi, ce naïf Marcellin qui perdit son prestige dans le vilain traquenard que lui tendit Clemeceau. Max Régis avait été dégonflé par une manoeuvre aussi intelligente, mais plus drôle.

En tous cas, il régna sur Alger par l'admiration et la terreur. La foule grondait amoureusement sous ses fenêtres. On vit des femmes ouvrir leur corsage et lui montrer leurs seins quand il paraissait à son balcon. Les Algériens, maintenant calmes, ne sont plus très fiers quand on leur rappelle ces choses...

Cependant, l'incendie s'étendait là-bas, c'était la loi bafouée, une barbarie déchainée, le gouverneur, représentant la France, bafoué et ridicule. Et tous les jours, la marche triomphale du beau Régis, aux yeux de velours, aux bracelets d'or, escorté de ses affidés à la matraque, suivi d'une plèbe de marlous, de ruffians, d'illumines, hurlait la mort aux juifs.

Il y eut alors, à Alger, un préfet qui comprit la situation et qui devait plus tard, pendant la guerre, devenu gouverneur, maintenir aussi habilement la paix en Algérie qu'il l'avait ramenée autrefois. Ce préfet, M. Lutaud, eut une idée simple, mais efficace.

Il découvrit, dans une garnison française, un sous-officier aussi « beau », aussi casseur d'assiettes et bretteur plus habile que Max Régis. Ce personnage, Laberdesque, se trouva un beau jour dans un café d'Alger comme Max Régis y pénétrait, suivi de sa cour.

L'usage était que tout le monde se levât. Laberdesque resta assis et toisa dédaigneusement le glorieux person-

nage. La légende veut qu'il lui ait trouvé le nez mal fait et que, pour le rectifier, il lui ait tiré les oreilles.

Quoi qu'il en soit, il y eut duel. Régis y fut touché, c'est-à-dire dégonflé. Il quitta l'Afrique du Nord. Il s'installa à Nice, fonda un journal à bonne portée des plus glorieux casinos, fit un mariage riche et s'est assuré, comme on voit, de belles relations dans le monde des lettres belges.

La Buick 6 cylindres

C'est la voiture sensible, silencieuse et simple. De construction impeccable, elle rivalise de solidité et d'élégance avec les plus grandes marques européennes.

Une fable

Un électeur facétieux causait avec un sénateur lorrain qui passe pour avoir été fort lié avec M. Ernest Vilgrain, l'ancien sous-secrétaire d'Etat au ravitaillement, dont le cas, à la suite du rapport de M. Louis Marin, commence à être assez mauvais.

« Cela doit vous ennuyer, monsieur le sénateur ? disait-il ; vous l'avez bien connu, ce pauvre Vilgrain. Que faut-il donc en penser ? »

— Je vais vous raconter une « fauve » comme on dit dans mon pays, répondit le sénateur.

« Il y avait une fois un moineau qui avait trouvé dans un amas de crottin de cheval de quoi faire bombance. Survient un chasseur qui épaule. Le moineau le voit à temps, s'envole à tire d'ailes, et le chasseur manque son coup. Mais ne voilà-t-il pas que ce lanfaron de moineau, tout fier d'avoir échappé au chasseur et d'avoir fait un bon diner, va se jucher sur un toit et se met à chanter à pleine voix. Cette fois, le chasseur ne le rata pas. Et cela prouve que, quand on a trouvé à faire son beurre dans de sales histoires, il ne faut pas chanter sur les toits. Ernest Vilgrain, avec son sous-secrétariat, ses baraques, ses autos, ses châteaux, a trop chanté sur les toits. »

Ne trouvez-vous pas que cette fable peut s'appliquer à beaucoup de profiteurs de guerre en Belgique aussi bien qu'en France ?

Marc de Salm

La lettre que le squalide Marc de Salm a adressée à une agence de Berlin pour solliciter un emploi de traducteur, et que nos journaux quotidiens ont reproduite, a tout de même fait quelque sensation. Beaucoup de gens ne pouvaient croire à tant d'abjection. D'autres se sont étonnés de ce que les Allemands n'eussent pas fait une situation à la fripouille qui s'était si bien employée à servir leurs desseins pendant l'occupation et qui se réclame de la germanophilie dont il fit preuve, pendant dix-huit ans, au Patriote.

La vérité c'est que Marc de Salm dégoutait les Allemands au point que, quand ils le voyaient venir prendre langue à l'état-major pour son article quotidien, ils vomissaient leurs doigts de pied.

Un soir, Marc de Salm se trouvait dans une baignoire de la Scala, où il plastronnait, lorsque la porte de la loge s'entr'ouvrit doucement : une main, demeurée incon nue, mais qui tenait un journal empli de la chose, s'introduisit par l'entrebâillement de l'huis, et appliqua, sur le faciès de Marc de Salm, qui souriait aux artistes, le matelas rembourré qui creva sur sa face ignoble de voyou.

Aveuglé, éperdu, il dut gagner, en tâtonnant, le lavatory, où il lui fallut une demi-heure pour se mettre en état de... sauter dans un fiacre qui voulait bien le reconduire à domicile.

Quand, le lendemain, il pria les Allemands d'ouvrir une enquête, ils lui rirent au nez. Il paraît même qu'il s'en trouva un pour déclarer que la... chose dont avait été cataplasmé le visage de Marc de Salm n'avait pas mérité cette souillure...

Les Zeeps causent

— Ce jardin est très agréable en été, parce qu'il est très arboré et très ombrageux.

— J'ai été à Venise : si vous sauriez comme le palais des doges est beau ! Et tous les soirs, je me suis gon-dolée sur la lacune.

— Mon mari m'a donné une magnifique fourrure en chienchilla.

— Je vous recommande ce vin : il vient de chez mon fournisseur, la maison Médoc.

— On a vu au Jardin zoologique d'Anvers des chiens panzés gentils comme des amours.

— Je me suis coupé l'haltere du poignet et on a dû me mettre des points de suture.

— Quand nous allons au spectacle avec ma bru, nous prenons toujours notre fesse-en-main ; sinon nous ne voyons pas bien la physiologie des artistes.

SIJOUT ET ALES

Met l'âme en joie

Comme Pourquoi Pas ?

Tel. : Bruxelles 113.81

Anvers 4784.

Le pêcheur repentant

Ceci est une histoire qui nous vient d'Angleterre. Une prison de Londres hospitalisait, pour la quarantième fois, un vieux vagabond, ivrogne, batailleur et mécréant. A chaque fois qu'il était entré dans ce pénitencier, on lui avait proposé de lui envoyer le pasteur. Toujours, il avait refusé avec indignation. Or, un jour qu'il se trouvait dans le préau, le pasteur vint à passer près de lui. Sans doute, la vue du saint homme, auréolé de cheveux gris et les yeux pleins de bonté, fit-elle sur le vagabond une impression semblable à celle que ressentit saint Paul sur le chemin de Damas, car, si tôt réintégré dans sa cellule, il supplia qu'on lui dépêchât le ministre de Dieu.

« Monsieur le pasteur, lui dit-il, je voudrais que vous vous asseyiez à côté de moi, sur mon lit, et que vous récitiez, à mon intention, une prière au Tout-Puissant. »

Le pasteur s'exécuta : il adressa au Seigneur une prière ardente qui dura cinq minutes au moins.

« Encore une ! » supplia le prisonnier.

Tout dévoué à son saint ministère, le pasteur récidiva.

« Ajoutez-en encore une petite », dit le vagabond, quand il eut terminé.

« Vous essayez donc toucher le Très-Haut par la longueur de mes prières ? questionna le pasteur en souriant.

— Ce n'est pas ça, fit l'autre, mais il y a quinze jours que je n'ai plus bu d'alcool, et ça me réjouit le cœur de sentir votre haleine au whisky... »

Le baron de la peinture

La finance a ses barons, en prison ou en liberté; elle en a des tas. La politique en remue à la pelle. La poésie a un commandeur. Pourquoi la peinture n'a-t-elle pas son baron ?

Du moment qu'on utilise la savonnette à vilains, il faut en faire un emploi judicieux...

Nous avons dit comment il nous semblait que M. Vinçotte et son titre s'emboîtaient parfaitement. Après un peu d'étonnement, il nous a paru que ce noble artiste faisait un baron d'une aussi jolie peinture que M. Terlinden faisait un vicomte.

Mais les peintres n'auront-ils pas leur baron ? Ce serait unique. D'autant plus que nous avons un peintre original entre tous et qui s'est imposé, par une vie de constante recherche artistique, assez à part pour que son élévation ne fasse pas de jaloux, assez mêlé au mouvement pour que tous les artistes soient fiers de lui. Nous avons nommé James Ensor.

A titre accessoire, nous dirons qu'il a une belle tête, qui a blanchi en vieillissant et est devenue d'une noblesse impressionnante.

Nous acclamons le baron Ensor.

L'affaire de la rue de Livourne

Dans le grand discours qu'il a prononcé à la Chambre, pour défendre son budget, le ministre de la guerre est revenu sur cette « affaire de la rue de Livourne », que *Pourquoi Pas ?* fut le premier à signaler à l'attention publique; nous fûmes longtemps contraints de faire le cavalier seul, la presse quotidienne ne se décidant pas à entrer dans la danse. Mais *Pourquoi Pas ?* se trémoussa si bien qu'il finit par forcer l'action des pouvoirs publics. M. Devize a dit à la Chambre, mardi :

Je me suis adressé, par lettres personnelles, à tous ceux qui se trouvaient encore en retard de remboursement; je leur ai enjoint de régler leur dû, en faisant appel à leur sentiment d'honneur et de camaraderie, et tout en leur offrant le délai que certaines situations personnelles pouvaient justifier.

J'ai eu la grande satisfaction de voir cet appel entendu. Il ne reste à ce jour en litige qu'un très petit nombre de cas, peu importants, dans lesquels il s'agit d'officiers qui n'appartiennent plus aujourd'hui à l'armée active. « L'affaire de la rue de Livourne » est donc terminée; tous les ayants-droit ont reçu également leur part proportionnelle dans le fonds; chacun a parfaitement exécuté toutes les obligations qui lui incombaient et, je tiens à en faire ici la déclaration publique, il est définitivement établi que tous ont parfaitement entendu la voix du Devoir et de l'Honneur, dès l'instant où ils ont pu se rendre compte du fondement de la réclamation qui leur était adressée.

Félicitons-nous d'avoir servi de boîte de résonance à la voix du Devoir et de l'Honneur...

Sur Van Remoortel

On sait que la salle des séances de la Chambre et la tribune des journalistes se vident dès que M. Van Remoortel y prend la parole. C'est pour marquer cette situation que le quatrain ci-dessous circulait la semaine dernière à la Chambre :

Chacun, de Pékin jusqu'à Rome,
Poursuit quelque rêve flatteur;
Diogène cherchait un homme,
Van Remoortel, un auditeur...



RAPPORTEZ
VOS
SOUVENIRS

de vacances dans votre

K O D A K

En une demi-heure vous
pouvez vous servir d'un

K O D A K

Il y a des Kodak de tous prix

Demandez renseignements
chez le marchand d'appareils
Kodak de votre

localité

K O D A K L^{TD}

36, RUE DE L'ÉCUYER, 36

DÉPT B 2 BRUXELLES

DES VACANCES SANS KODAK
SONT DES VACANCES MANQUÉES

La faillite de la science

Cette fois, ça y est ! L'homme qui tapait vite a été touché par celui qui tapait dur, l'agile par le solide, le musclé par le trapu.

Et disons-le, hélas ! le scientifique par l'empirique...

La voilà bien, la faillite de la science...

Mais quelle idée aussi de se monter le cou pour un homme qui possède huit kilos de matériel humain de moins que son adversaire ! Ah ! si l'on avait seulement songé à lester Carpentier, dans son caleçon ou dans sa mâchoire, d'un lingot de plomb de huit kilos, ou, inversement, si l'on avait prélevé, dans la croupe de Dempsey, un rosbief de seize livres, la partie eût été égale.

Enfin, consolons-nous : si la science a fait faillite, l'esprit au moins a conservé ses droits. Carpentier, en effet, a eu celui de placer — à défaut d'uppercut — ses mémoires dans les colonnes du *Petit Parisien*, deux mois avant la rencontre.

Aujourd'hui, au lieu de vingt francs la ligne, il n'eût plus trouvé preneur à un sou. On ne peut donc lui dénier l'esprit d'à-propos : nous espérons bien le voir prochainement reçu par acclamation au Syndicat des Compagnons de l'Intelligence !

CONSULTATION



La varice est un défaut...

Les sénateurs bousculés

Il y eut un joli remue-ménage, la semaine dernière, au Sénat : la Haute Assemblée (22 mètres au-dessus du niveau de la Seine) venait de s'ajourner à huit jours, et les sénateurs avaient quitté leur place, lorsque trois ministres firent savoir au greffe que les pères conscrits devaient absolument se réunir avant le 1^{er} juillet pour voter trois lois expirant à cette date !

On courut chez le président, qui venait de prendre le

train. On téléphona au chef de gare des Guillemins pour le prier de le prévenir au passage de l'express. Le président consentit à retarder son voyage — mais il n'avait point le sourire...

Pendant ce temps, le greffe télégraphiait à tous les sénateurs de Belgique pour tâcher de former le lendemain une assemblée « en nombre ».

On n'y parvint pas, d'ailleurs...

On peut dire qu'en attendant qu'on le supprime, le Sénat se voit à peu près traiter comme s'il était supprimé.

???

Les abonnements aux journaux et publications belges, français et anglais sont reçus à l'AGENCE DECHENNE, 18, rue du Persil, Bruxelles.

Aide-mémoire

Le lieutenant X... a décidé d'offrir à sa fiancée une partition de musique, et son choix s'est porté sur la musique de scène composée par Massenet pour *Les Erynnies* de Leconte de Lisle. Il appelle donc son planton, un Bruxellois délégué, et lui dit :

« Tu vas aller chez Schose, le marchand de musique, telle adresse, et tu demanderas la partition des *Erynnies*. Des *Erynnies*, tu entends ? Pense à « cherniess », ce n'est pas difficile. Rompez ! »

Le soldat part en tenant la main sur son aine, afin de ne pas oublier la hernie. Mais, en route, il rencontre sa bonne amie et l'on se met à causer, tant et si bien qu'en arrivant chez l'éditeur, un doute le prend et il dit à l'employé :

« Je dois avoir une musique qui a un nom de maladie, mais si c'est l'hernie ou les hémorroïdes, ça je ne sais plus ! »

Les sobriquets du jeudi

M. Emile Vandervelde :

Le ministre de lala justice

L'esprit à la Chambre

On parlait, l'autre jour, à la Chambre, avant l'ouverture de la séance, entre députés, de souvenirs parlementaires. Et l'on rappelait que, quand le parti clérical voulait aggraver le vote plural en octroyant une quatrième voix à beaucoup de ses amis, Anseele eut un beau mouvement : les poings tendus vers la Droite, il proféra :

« C'est la loi des quatre infamies ! »

« Vous fûtes, ce jour-là, mon cher ministre, un roi de l'invective », lui dit M. Tschoffen.

Demblon, qui passait, cita à l'étourdie :

« Le premier qui fut roi fut un soldat heureux ! »

Heureusement que Piérard rectifia :

« Et le premier qui fut ingénieur fut un ajusteur ingénieur ! »

A ce moment, la séance commençait. On cessa de faire de l'esprit pour faire des lois.

Histoire d'avant-guerre

La nature, généreuse, a doté cette haute dame d'un tempérament excessif et d'appas débordants.

L'histoire raconte qu'un jeune diplomate fut reçu, un jour, par S. M. — ah ! zut, puisque nous avons dit qu'elle était reine, tant pis ! — en audience de congé.

La visite protocolaire eut lieu en tête à tête — et se prolongea interminablement.

Comme, enfin, le diplomate se retirait, la marquise della P..., dame d'honneur, l'aborda dans un salon voisin : « Joseph ? » interrogea-t-elle.

Le diplomate répondit simplement :

« Non... Jonas ! »

Les savons Bertin sont parfaits

A tous les cœurs bien nés

que la patrie est chère

Un jour, l'ami Jean Bardin quitta sa patrie en général et la rue de l'Ecuyer en particulier. Il s'en allait vers le soleil (en général) et le Cannel, près Cannes (en particulier). Tout d'abord, il s'y grisa des parfums des mimosas, des violettes et des roses. Sa villa portait un nom séduisant de là-bas. Il pouvait oublier la brumeuse Belgique... Ça, c'est des choses qu'on dit.

Notre ami Jean Bardin a élevé un monument dans son jardin, et ce monument, c'est Manneken-Pis. Et la villa s'appelle : « Villa Manneken-Pis ». Et Manneken-Pis p... fonctionne. Et Manneken-Pis a deux costumes : l'un de chasseur alpin, pour le 14 juillet ; l'autre de combattant de 1850, pour le 21 juillet. Et à ce dernier jour, jour sacré, Bardin, tels les Hébreux en exil qui suspendirent leurs lyres aux saules du rivage, *super flumina Babylonis*, Bardin écoute... chanter Manneken-Pis.

Les yeux des vagues

Nous connaissons les yeux du bouillon. *Le Petit Marseillais*, en son numéro du 26 juin, nous apprend que les vagues en ont aussi, des yeux.

Le journal néo-phocéen a organisé un concours de nautique dans la Méditerranée. Un poète du cru chante l'agitation de la Grande Bleue :

Et les poissons diront : — Qu'est-ce donc qui se passe
Au-dessus de ce monde où nous nous agitions ?

Et, regardant leur ciel, qui n'est que notre espace :

— Qu'arrive-t-il ? diront les thons.

Tontaine, tonton... Ça continue. Puis, les nageurs ayant accompli le parcours :

La mer, avec les yeux de ses vagues joyeuses,
La mer immense, ayant senti battre leurs cœurs,
Voudra lire demain, syllabes glorieuses,
Les noms fameux de ses vainqueurs.

L'aède n'ajoute pas — discrétion louable ! — qu'elle les trouvera dans *Le Petit Marseillais*...

Sur M. Pladet

Quelques-uns de nos confrères ont cru devoir rattacher au système de l'élargissement de l'assiette au beurre, si « royalement » pratiqué par les ministres socialistes, la nomination de M. Pladet au poste d'inspecteur général de la bienfaisance.

La nouvelle composition du collège échevinal de Bruxelles et la résolution prise par le parti ouvrier de ne pas accepter de mandat d'échevin, ont éloigné M. Pladet du collège de Bruxelles. M. Vandervelde en a profité pour l'attacher au service de la bienfaisance, au gouvernement, et, pour une fois, il faut le reconnaître, il a eu la main heureuse.

M. Pladet, pendant plusieurs années, a dirigé le service de la bienfaisance à la ville, et notamment pendant la guerre — et il n'y a qu'une voix pour rendre justice à la qualité de son esprit, à sa bienveillance, au souci de justice et d'impartialité qu'il a apporté à son administration, à sa fermeté et à son calme. Son départ a certainement été regretté unanimement et notamment par ceux que les circonstances ont obligés à se résigner à son départ.

Il nous a semblé équitable de constater ce fait et de rendre justice à ce brave homme, que la politique n'a pas gâté.

???

Benjamin Couprie, photographe et artiste, avenue Louise, est le photographe des artistes.

L'or est une chimère

Cela se chante. Cela se dit aussi dans le cours d'un des plus savants économistes de ce temps-ci, M. Charles Gide.

« Quand serons-nous débarrassés de ces infectes coupures ? lui demandait-on ; quand reverrons-nous la bonne vieille monnaie d'or et d'argent ? »

— Jamais, » répondit-il.

Et réfléchissant à ce paradoxe, il se mit en devoir de le démontrer dans son cours.

« Tout d'abord, dit-il, il est reconnu aujourd'hui que l'or n'a pas l'utilité qu'on lui attribuait autrefois. On l'a

BLUE BAND

BETTER THAN BUTTER

La célèbre margarine anglaise

Un vrai régal sur le pain et dans la cuisine

EN VENTE PARTOUT A fr. 3.70 LE 1/2 KILO

confiné dans les caves des banques et on l'a remplacé par du papier. Et tout marche quand même. Tout marche si bien, qu'il est infiniment probable que l'or ne reprendra jamais sa fonction.

» Pour qu'il la reprenne, en effet, il faudrait retirer les billets de banque en circulation, qui ne sont pas représentés par un dépôt d'or. Est-ce possible? Non. Donc, il faudra se passer de l'or et on s'en passera. »

Et voilà comment il est démontré que l'or n'est qu'une chimère. Nous n'y voyons aucun inconvénient.

Question de prestige

Si, ayant des meubles à cirer, vous trouvez chez votre fournisseur de l'encaustique *PRESTA*, achetez prestement cet excellent produit national, que vous trouverez prestigieux. Sinon, changez prestissimo de fournisseur.

Le sens pratique

Si vous connaissez cette historiette, ne la lisez pas plus avant et traitez-nous de radoteurs.

Une petite Américaine (6 ans) a traversé l'Atlantique et a fait la connaissance d'un jeune Européen de son âge. Un jour, ce jeune homme s'arrête au bas d'un arbre et y fait ce que le Manneken-Pis de Bardin fait sans répit.

Elle regarde, intéressée, sérieuse, en fille d'une race qui aime à se rendre compte et formule enfin :

« Aoh, yes ! très pratique... »

Anagramme

Urodonal : si vous voulez retourner l'ordre des lettres, vous trouvez : *Landru*.

« Et les o ? direz-vous... »

— Les o... eh bien, ils ont été calcinés... »

Les sobriquets du jeudi

VAN HOREN :

Le cafard enchaîné

Evidemment !

« Savez-vous, ô digne *Pourquoi Pas ?*, » nous écrit un lecteur, « ce qu'est, mathématiquement parlant, un mari trompé par sa femme enceinte? »

C'est 1/6.

Puisque c'est sa moitié multipliée par un tiers.

???

Et vous, digne lecteur d'un journal qui, disons-le froidement, finira sa carrière dans le plus parfait gâchisme si l'on continue à lui envoyer d'aussi déplorables calembredaines, savez-vous combien il eût fallu d'enfants à M. Thiers pour que sa famille formât un entier ?

Il lui en eût fallu 9 : M. Thiers vaut 1/3 ; madame est sa moitié, soit 1/6 ; chaque enfant étant le produit d'un tiers par un sixième vaut 1/18. $1/3 + 1/6 + 9/18 = 1$.

Quod erat demonstrandum !

Pourquoi Pas ? à Paris

Le krach de la Banque Industrielle de Chine

Il y a des mois qu'on en parlait. On annonçait, du reste, aussi la déconfiture de la Société Centrale des Banques de province, à la tête de laquelle se trouve M. Charles Dumont, hier encore rapporteur général du budget et de plusieurs autres grosses affaires où sont intéressés des parlementaires.

Ce n'est donc pas d'hier que la catastrophe couve, et c'est d'ailleurs pour cela que la panique n'a pas été plus grave. On reprochait généralement aux banques françaises de se borner à des opérations de tout repos et de ne prêter aucune assistance au commerce et à l'industrie. Les Banques de province et la Banque Industrielle de Chine se sont départies de cette timide sagesse. Dans quelle mesure ont-elles été imprudentes ? Dans quelle mesure ont-elles été malheureuses ? C'est ce qu'il est bien difficile de discerner.

Il paraît que les Banques de province se tireront de ce mauvais pas. Mais pourquoi n'a-t-on pas secouru efficacement la Banque Industrielle ? On dit que le trou était trop gros — il s'agit d'une centaine de millions — et que les grands établissements de crédit, inquiets de la crise générale, n'ont pas voulu marcher, malgré les efforts de persuasion du gouvernement. Cependant, au point de vue politique et national, ce krach peut avoir des conséquences incalculables : c'est le prestige de la France en Extrême-Orient qui est menacé ; on parle déjà de troubles qui auraient éclaté à Chang-Hai — et il est aussi absurde, au point de vue politique, d'avoir laissé tomber la Banque Industrielle qu'il serait absurde, chez nous, de laisser succomber le Lloyd Royal Belge, par exemple. Ce sont des années d'efforts perdus.

On chuchote, d'ailleurs, que certaines personnalités politiques et financières ont été ravies de cet accident, parce qu'il atteint M. André Berthelot, sénateur de la Seine et frère de M. Philippe Berthelot, secrétaire général du ministère des affaires étrangères, dont la forte personnalité porte ombrage à tant de petites gens.

Ce n'est pas la première fois que certaines personnes mettent leurs rancunes politiques et personnelles au-dessus de l'intérêt national. C'est le malheur des démocraties de ne pas supporter les personnalités de premier plan. On réclame des hommes, des chefs, mais dès qu'un chef s'affirme, on cherche à l'abattre...

Le nouveau bâtonnier

Election du bâtonnier. La salle des Pas-Perdus, les couloirs, tout le palais, et même les abords du palais sont grouillants. Les toges volent, s'agitent éperdument. Toges graves, austères, traditionnelles ; toges légères, élégantes et fantaisistes, comme celle de M. de Moro-Giafferi, qui a presque l'air d'une toge de danseuse ; ce diable d'homme, souriant, volant, sautillant de groupe en groupe, à l'air de danser sa vie comme il danse (avec quel brío!) ses affaires ; toges augustes comme celle de M. Alexandre Millerand, toges mystérieuses comme celle de M. Raymond Poincaré qui a l'air de cacher, dans ses plis, l'avenir.

M. Alexandre Millerand, président de la République, n'oublie pas qu'il est d'abord avocat : aucun de ces

hommes qui paraissent avoir déserté le palais de justice pour le palais Bourbon, n'oublie qu'il est d'abord avocat... Ces anciens ministres, les Lhopiteau, les Cruppi, les Guérin, les Klotz, les Violette, on comprend qu'ils aient repris leur profession, mais ces ministres en exercice, les Léon Bérard, les Paisant, les Leredu, Aristide Briand lui-même, comment ne pas s'étonner qu'ils puissent se passionner pour l'élection de ce personnage honorifique qu'est le bâtonnier ?

C'est que, pour eux tous, le bâtonnat parisien, c'est quelque chose d'énorme. Le bâtonnier a beau n'être rien dans l'Etat, il est le représentant élu du corps qui, en réalité, est à la base de l'Etat parlementaire et républicain. Le barreau de Paris n'est-il pas en réalité la caste privilégiée où se recrute nécessairement tout le haut personnel de l'Etat français ? Voyez-les réunis, tous ces grands avocats parlementaires, voyez-les, réunis sous la robe, sous l'uniforme : comme on sent bien qu'ils appartiennent à une sorte de franc-maçonnerie ! Ils sont inscrits à des groupes, à des partis différents ; celui-ci passe pour radical socialiste, cet autre est étiqueté réactionnaire : qu'importe ? Au fond, ils raisonnent, ils pensent tous de même sur à peu près toutes les questions essentielles. Ils conçoivent tous la vie, leur vie et celle de leur nation, de la même manière : comme un procès qu'il s'agit de gagner et de gagner de n'importe quelle façon. Que la cause puisse être revisée plus tard devant cette suprême juridiction qu'on appelle l'Histoire, peu leur chaut ; il s'agit d'abord d'obtenir toutes les premières places et surtout de les réserver à l'honorable corporation des robins. Ils forment la classe politique et juridique, la vraie pépinière des hommes d'Etat, leur diplôme et leur robe leur confèrent la grâce ; ils sont ce que fut l'ordre sénatorial à Rome, le *gentry* dans l'Angleterre parlementaire du XVIII^e siècle, l'aristocratie à Venise. Ils sont les maîtres de l'industrie parolière ; ils possèdent les formules magiques qui paralysent les rêves imprudents et les réformes promptes. Qu'est-ce que ces pauvres magistrats besogneux, devant qui ils consentent à plaider et qui, tous, dépendent ou ont dépendu d'eux, puisque dans tout grand avocat, il y a l'étoffe d'un garde des sceaux ? Qu'est-ce que ces fonctionnaires qui dépendent d'un courant parlementaire ? L'avocat seul, aujourd'hui, est indépendant de presque tout. C'est pourquoi il impose à toute l'activité sociale sa psychologie professionnelle (précédure et sophistiquée).

Aussi vivons-nous dans la convention, l'ajournement et le faux. Mais il faut savoir que, quand on a voulu soustraire le pouvoir aux avocats, en faisant appel aux compétences industrielles, on n'a eu que des déboires.

Ils le savent et ils en triomphent, les bons robins ! Il faut les voir danser la danse du scalp autour de Vilgrain ou de la Banque Industrielle de Chine !

Le barreau traverse une crise d'austérité. C'est pour-

quoi il prend comme bâtonnier M. Albert Salles, qui ne touche pas à la politique, plaide sans éclat de grosses affaires civiles et fut désigné d'office pour défendre Polo. Plus le barreau est politique, plus il convient qu'il ait l'air juridique.

???

Mutatis mutandis, ces réflexions sont tout à fait de saison à Bruxelles. Voir les élections de cette semaine, au Conseil de l'Ordre du Barreau d'Appel.

Le grand escroc

Le tout, aujourd'hui, est de détenir un record. Le pseudo-banquier Mary-Reynaud, que l'on vient d'arrêter pour la cinquième fois, étant connu comme le prince des escrocs, devient tout à fait sympathique.

C'était d'ailleurs un escroc bien pensant. Personne comme lui n'eut l'art classique de faire entrer dans sa caisse l'argent des curés. Affectant des opinions ultra-réactionnaires, il envoyait à ses clients une sorte de lettre-circulaire où l'on lisait cette phrase lapidaire : « Conservateur en politique par tradition de famille, je suis également conservateur par tradition financière. En ce temps de négation sociale et religieuse, les amis de l'ordre doivent serrer les rangs autour des capitaux ».

Cette forte parole séduisait si profondément les bourgeois bien pensants qu'ils n'hésitaient pas à confier leur argent à un homme qui avait des idées si saines. On ne songeait pas qu'il pouvait les avoir acquises en méditant dans les prisons.



On nous écrit

Le triomphe de la lumière

Cher « Pourquoi Pas ? » (fr. 0.75),

Avez-vous déjà jeté les yeux sur les cadrans lumineux qui, le soir, sont censés indiquer l'heure aux frontons des édifices publics ? Ceux des gares du Nord et du Midi ne sont pas très brillants, mais celui de la Bourse, dans l'électricité flamboyante du boulevard, fait positivement un trou noir. Sur le palais de l'Obscurantisme, il doit y avoir une horloge dans ce goût-là. Aussi, d'ingénieurs industriels ont-ils vu le parti à tirer de la situation. Sur le toit d'un immeuble voisin, un cadran élec-



CORONA

ETABLISSEMENTS

O. VAN HOECKE

45, Marché au Charbon - BRUXELLES

Votre Machine
à écrire
personnelle



trique annonce l'heure, qui change toutes les minutes; tandis que les passants y jettent les yeux, les réclames passent, se succèdent et forcent le nom du produit vanté à pénétrer dans les cervelles les plus réfractaires.

Que penserait notre ministre des chemins de fer de l'idée de remplacer les cadraux lumineux de ses grandes gares par un dispositif analogue?

Ce ne serait pas plus laid — oh! non! — que les horreurs qui, sous prétexte de réclame, profanent les murs des gares; et puis, cela rapporterait un million, si pas deux, si pas trois... que sait-on!

Si j'étais administrateur de « Pourquoi Pas? », je courrais au ministère... je volerais au siège de la société électrique; j'arrangerais l'affaire et je toucherais une prime qui me permettrait d'offrir un délicat déjeuner littéraire à mes amis...

Merci, notre administrateur y court.



Plaidoyer pro domo et ad... femnam

Monsieur le Rédacteur en chef,

Je m'excuse d'occuper encore vos lecteurs de ma personnalité, qui devient plutôt encombrante (1). Cependant, votre correspondant, aimable par ailleurs, porte sur moi quelques accusations contre lesquelles je demande la permission de protester.

J'aurais décoché à M. Carton de Wiart, qui présidait le banquet auquel j'ai pris la parole (après bien d'autres, d'ailleurs) un trait, et même un trait acéré.

Pourquoi me serais-je attaqué à M. Carton de Wiart, qui est féministe, qualité rare parmi les hommes et surtout parmi les hommes belges?

Bien que nos opinions philosophiques diffèrent, j'ai toujours eu pour lui l'estime qu'on se doit entre gens sincères, défendant, chacun à sa manière, l'idée qu'il croit être la plus propre à faire progresser l'humanité.

M. Carton de Wiart m'a félicitée après mon discours. Il ne l'a pas fait avec le ton de celui qui veut faire entendre que le trait, si acéré fût-il, ne l'a pas atteint.

Ai-je bien réellement mis le pied, les pieds dans le plat?

J'ai saisi aux cheveux, je le veux bien, l'occasion qui se présentait de réclamer justice, dans un milieu où j'inspire quelque sympathie, même parmi les hommes, mais ne peut-on demander ce à quoi on a droit sans mettre les pieds dans le plat?

Je ne sais s'il y a, dans d'autres pays, des femmes qui veulent être des hommes et avoir tous les droits des hommes.

En Belgique, nous voulons rester femmes et avoir tous les droits des femmes.

Le malheur est que les hommes qui tiennent à leurs privilèges ne comprennent pas nos droits comme nous les comprenons.

Il y a quarante ans que je réclame justice et que je persévère dans mon apostolat, comme dit votre correspondant, bien que l'accueil réservé à nos premières tentatives fut plutôt réfrigérant. J'ai marché droit au but, sans me laisser rebuter par d'innombrables obstacles.

J'avais le sentiment que je travaillais pour celles qui viendront après nous, car je n'espérais pas voir triompher mes idées de mon vivant.

J'estime que la guerre nous a fait faire un bond de quinze ans pour le moins, mais ce progrès dont profitera l'humanité tout entière, l'exemple des pays qui, depuis longtemps, ont émancipé leurs femmes est là pour nous le prouver, a été payé si cher que nous avons à peine le cœur de nous en réjouir.

(1) « Pourquoi Pas? » est trop galant pour contredire la signataire de cette lettre.

Je voudrais continuer mon apostolat à la Chambre, où je pourrais être plus utile qu'en travaillant dans la cuisine. La plupart des lois concernant les femmes ont besoin d'être réformées. Je n'espère pas que les électeurs masculins qui comprendront que l'équité exige que les femmes puissent enfin faire entendre leur voix au Parlement seront assez nombreux pour faire triompher leur candidature et celle de quelques autres.

Nous sommes cependant décidées à nous présenter aux suffrages sous les auspices du Parti général des femmes belges, que j'ai fondé avec Léonie Lafontaine, l'une de vos académiciennes, dont vous appréciez justement les mérites dans votre dernier numéro. Ce parti, qui ne vise que les réformes sociales, se dresse au-dessus des partis politiques qui divisent le pays.

Il est nécessaire que, mettant de côté toutes questions d'amour-propre personnel, nous nous exposions à être black-boulées, afin de poser un principe que nous estimons être juste.

La crainte des ennemis du féminisme provient de ce qu'ils considèrent nos revendications comme étant dirigées contre l'homme, alors qu'en réalité nous n'avons d'autre but que de lutter contre les injustices dont les femmes ont à souffrir.

Quand la masse aura compris cela, le triomphe de notre cause sera complet.

Veillez agréer, etc.

Marie Parent.

Meeting en plein air



— Oui, nous forcerons les portes du parlement : demain, toutes les femmes belges pourront prétendre à devenir femmes de Chambre!

Souscription pour le monument à élever à Paris à la mémoire des Soldats Belges morts en France

Report des listes précédentes...fr. 50,876.91

| | |
|--|-------|
| M. François Empain, banquier | 300.— |
| Partie de whist, au « Lion belge » | 1.10 |
| Hilphonse Thiry | 10.— |
| M. De Blicq, questeur du Sénat | 50.— |

Epilogue de la Journée Coloniale

Sous des cheveux blancs et rares, siège parfois une mémoire fraîche et abondante. Par exemple, chez notre confrère et ami Gérard Harry, qui nous communique ces piquants et inédits souvenirs, suggérés par la « Journée coloniale » :

Que de drapeaux symboliques, d'oriflammes sympathiques, de monuments apothéotiques, de discours apologétiques, d'articles dithyrambiques, d'acclamations frémissantes en cette journée coloniale qui en a duré trois (par déférence, évidemment, pour l'officiel tripartisme) ! Et que nous voici loin des débuts de ce Congo, fêté aujourd'hui avec des débordements d'enthousiasme !

Je me rappelle le temps où nous étions en tout deux dans la presse belge — voire européenne — pour comprendre et défendre la magnifique œuvre léopoldienne qui s'ébauchait sur le « continent mystérieux », au milieu de la vaste et incrédule famille Beulemans. Deux : A. Wouters, dans « La Gazette », moi, dans « L'Indépendance ». A. J. Wouters, l'intelligent et pratique fondateur futur du « Mouvement géographique », qui avait tout de suite flairé le parti à tirer, pour lui-même et pour le pays, de l'immense entreprise, et moi, que le grand explorateur Stanley avait fait sauter sur ses genoux, chez mon père, son ami. Au retour de son voyage à la découverte de Livingstone, Stanley était venu revoir mon père et nous présenter son petit pupille nègre, Ka-lu-lu, destiné à périr, plus tard, dans son pays, au milieu d'une tornade. A cinquante ans de distance, je revois encore Ka-lu-lu écoutant bouche-bée une leçon de piano donnée à ma sœur, puis remplaçant celle-ci sur le tabouret et s'efforçant, à son tour, de « faire musique » en cognant le clavier de sa petite tête noire et crépue. Ce typique exemplaire de la race de Cham dédaignait de se servir de ses mains même pour manger et happait sa pâture à la mode canine.

D'avoir vu de si près l'étonnant Stanley, je me passionnai pour ses merveilleuses expéditions africaines comme pour les plus beaux romans d'aventures ; et la colonisation au Congo devait ainsi fatalement trouver, par la suite, en moi, un partisan ardemment convaincu (1).

Mais tout de même, A. J. W. et moi, usant de nos plumes comme de lances en faveur de la magnifique idée de Léopold II, récoltions, à ce jeu-là, plus de pommes cuites que de lauriers. Les plus sérieux des Belges trouvaient que le Congo, avec ses Ka-lu-lu et ses Ma-ko-ko (nom du premier roitelet indigène avec lequel traita Léopold II), ça n'était vraiment pas sérieux. Ka-lu-lu ! Ma-ko-ko !... U ! U ! U ! O ! O ! O !... Des couplets « rigolos » de revues suggéraient la mise en interdit du Roi qui, frayant avec des moricauds aussi ridicules, devait être fou ou « tenir le fo » avec nous.

Sur ce s'enthousiasme hilare du gros public, venaient d'ailleurs

(1) Rappelons nous-mêmes que c'est Gérard Harry qui fut chargé de la traduction française de ce qu'on a appelé la « Bible congolaise », c'est-à-dire l'histoire de la création de la colonie, par Stanley (« Cinq années au Congo »).

bientôt se greffer les préjugés politiques les plus cocasses. Ecoutez :

Un grand journal exotique, le « New York Herald » me pria télégraphiquement, un jour de 1892 ou 1893, de demander son avis sur le Congo à Edouard Anseele, lequel commençait à appeler l'attention générale sur sa personne, par son génie d'organisateur de la coopérative gantoise et son éloquence de tribun plus ou moins révolutionnaire (plutôt plus, alors !).

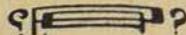
J'allai donc à Gand affronter le terrible grand homme en son antre même, au Vooruit, où je lui fis passer ma carte. Il se trouvait au fond de la salle, près du comptoir, dans une demi-pénombre. Il me toisa de loin et, voyant qu'il allait avoir affaire à un « sale bourgeois » en redingote, voulut sans doute me donner une leçon de tenue démocratique, car il se débarrassa aussitôt ostensiblement de son veston pour m'aborder en bras de chemise. Ce que voyant, je m'avisai de la réponse du berger à la bergère et, avec autant d'ostentation, tirai de ma poche une paire de gants que je me mis à ajuster avec le plus grand soin, geste qui m'attira un regard foudroyant.

L'entrevue se termina en cinq secs.

Le Congo ! Pure fainéantise de despote !... Ça ne pouvait forcément cacher que les plus noirs dessein !... Léopold II rêvait, à coup sûr, d'en faire un autre Cayenne, ou un autre Nouméa, un pénitencier, un bague pour les ouvriers belges (les pauvres ajusteurs) qui ne marcheraient pas au gré du sceptre... Piège infernal, ce Congo... Et voilà...

Comment cette reminiscence n'amènerait-elle pas un sourire sur mes vieilles lèvres, maintenant que voilà la journée coloniale, la journée de glorification annuelle du Congo, patronnée, décrétée par un gouvernement dont Edouard Anseele est un des piliers et qu'on voit, par surcroît, ce prestigieux ministre des travaux publics exiger désormais qu'on mette des gants beurre frais pour lui parler — demandez plutôt au député-échevin Strauss...

Quel faiseur de miracle que le Temps, tout de même !...



Petite correspondance

Lecteur assidu, pêcheur de trois « perles ». — C'est à la typographie ou au correcteur, mais non à l'écrivain — l'honneur professionnel nous commande tout au moins de le croire — qu'il faut attribuer ces fautes d'accord de participes. Si nous devions nous encombrer de pareilles vtilités, vous ne liriez plus le journal.

K. de M. — Mais-z-oui, mais-z-oui, continuez à nous envoyer vos idées : il y en a de pas mauvaises.

Léonce. — Jolie, oui... mais un peu « bas de la ville » tout de même. Dire que c'est un Greuze nous paraît aller fort. Mettons une greuze-lambic...

J. S., étudiant. — Merci, mais nous en avons soupé.

BLUE BAND

BETTER THAN BUTTER

La célèbre margarine anglaise

Un vrai régal sur le pain et dans la cuisine

EN VENTE PARTOUT à fr. 3.70 LE 1/2 KILO

L'Académie féminine de "Pourquoi Pas ?,"⁽¹⁾

EST PRÉSENTÉE POUR LE 26^{me} FAUTEUIL :

Marguerite Dutermé

... Donc la littérature féminine de Belgique compte trois Marguerite, qui représentent trois générations : Marguerite Van de Wiele, Marguerite Baulu et Marguerite Dutermé. Marguerite Dutermé est la petite dernière. Fille d'un ingénieur qui collabora jadis au supplément économique de « L'Indépendance belge », restée orpheline très jeune, elle eut pour tuteur Charles Tardieu. Charles Tardieu, qui faisait alors la critique dramatique et qui aimait beaucoup la société des jeunes filles, prit l'habitude d'emmener sa pupille au théâtre. C'est ce qui détermina la vocation de Marguerite Dutermé. Elle n'avait pas dix-huit ans que déjà elle ne rêvait que de pièces.

Généralement, les jeunes filles qui ont la passion du théâtre veulent se faire actrices. Mais Marguerite Dutermé, d'intelligence ferme et même un peu masculine, avait de plus hautes ambitions. Il paraît qu'à l'âge où l'on commence à peine à délaisser ses poupées, elle avait déjà dans ses tiroirs d'innombrables manuscrits. Toujours est-il qu'en 1913, le gouvernement, noblement désireux de protéger le théâtre national, ayant institué ce fameux concours auquel présida feu notre ami Rouvez, le jury retint une pièce d'allure un peu ibsénienne, mais singulièrement vigoureuse : « La maison aux chimères », signée d'un nom inconnu : Marguerite Dutermé. C'est avec stupéfaction qu'il vit arriver une toute jeune femme (elle venait d'épouser le poète Elie Marcuse). « La maison aux chimères » fut la grande découverte dramatique de cette année-là. C'était une pièce un peu obscure, un peu austère, d'un dialogue un peu trop « littéraire », mais où l'on sentait un véritable talent dramatique. Depuis, Marguerite Dutermé a, dit-on, beaucoup travaillé. Nous verrons, sans doute, un jour ou l'autre, le résultat de ces années de recueillement. Mais elle a déjà sa place indiquée à l'Académie féminine.

EST PRÉSENTÉE POUR LE 27^{me} FAUTEUIL :

Mme Elise Destrée

Une Académie féminine de langue française, en Belgique, ne saurait être complète si elle n'appelait à elle Mme Elise Destrée. Jamais plume plus fine ne traça prose plus délicate, plus claire, plus élégante que celle qui rédigea tant de jolies choses en l'honneur et pour le plus grand bien de nos petits enfants.

(1) Les candidates présentées jusque maintenant sont :

Mlle Hélène Burniaux, la comtesse d'Oultremont, Mlle Felyne Verbiat, Mlle Marguerite Van de Wiele, Mme Bryssel de Tallenay, Mme Sorgue, Marie Bierné, Marie Parent, Marie Closset (Jean Dominique), Mlle Junia Letty, Mlle Anne de Mersmaecker, Mme Carton de Wiart, Hélène Canivet, Mme Blanche Rousseau, Mme Emma Lambotte, May de Rudder, Mme Lily Beckman, Mlle Laure Delchevalerie, Marie Gevers, Jeanne d'Ophem, Marie van Elegem, Mme Jane Brigode, Mme Lala Vandervelde, Mlle Léonie Lafontaine, Mlle Marguerite Baulu.

Celle qui fut, pendant de longues années, l'inspectrice des jardins d'enfants de la ville de Bruxelles est, en effet, un écrivain délicieux, dont la phrase se déroule, musicale et séduisante, pour traduire des idées pleines d'intérêt.

Mme Elise Destrée fut une des élèves et, plus tard, des collaboratrices de Mlle Gatti de Gamond, du temps où celle-ci ne s'adonnait pas encore à la politique. Elle a, comme son maître, le don de hausser son sujet, non pas pour l'éloigner de son public, mais bien pour le dégager et le rendre plus visible. Il n'est pas une de ses élèves qui ne se souvienne avec bonheur de ses admirables leçons de sciences naturelles, où la notion scientifique s'enveloppait toujours du sentiment élevé de la grandeur et de la beauté de la nature et où l'imagination de la jeune fille trouvait à se satisfaire.

De même pour son cours et ses écrits sur la pédagogie, où les observations pittoresques, attentives et originales, trouvaient, pour s'exprimer, des accents émouvants. Et comme tous ces détails finement observés sur le vif, ces récits, ces anecdotes amusantes et touchantes, formaient des tableaux autrement suggestifs, autrement lumineux que les « tableaux schématiques » dont les pédagogues modernes usent et abusent et qui séchent l'imagination et l'enthousiasme des futures éducatrices !

Mme Destrée continue, dans des séries d'études familiaires, à observer et à commenter les multiples phases de l'éveil intellectuel des petits. Elle y apporte tout son amour maternel, son expérience affinée et son esprit si délicat. Son œuvre se complète et se couronne admirablement, et ses communications à ses collègues de l'Académie féminine auraient certainement un succès triomphant.

EST PRÉSENTÉE POUR LE 28^e FAUTEUIL :

Mlle Germaine De Smet

Celle-ci aime les blancheurs, toutes les blancheurs. Sa « Pensée errante » (1913) révèle à chaque page la volonté de maintenir son âme fière à l'abri de tout contact impur. Le vers, d'apparence facile, harmonieux et lent, chante la chute des feuilles, la nostalgie des couchants, la tristesse des lointains, le tout en « blancheur », en si réelle blancheur, qu'il donne un peu froid. Du rêve — solitaire, bien entendu — toujours du rêve... au point que la blanche poëtesse a rêvé d'un théâtre blanc, qui serait l'antidote de l'autre. Ne rions pas et ne discutons rien : cela peut devenir plus sérieux qu'on ne l'imagine.

Tant il y a qu'elle a écrit et fait représenter, sans succès, sur des scènes de province : « La suprême veillée », « A Resurrexit » et « Vers la lumière », œuvres de début, donc imparfaites, mais dont les qualités scéniques sont indéniables et où abondent les hautes pensées, les sentiments profonds, les espoirs infinis. Et notes que l'auteur paie de sa personne, réglant répétitions et mise en scène et jouant les rôles principaux de ses œuvres. C'est méritoire, tout cela, digne de louanges et d'encouragement. C'est peut-être aussi fatigant. Veuillez vous reposer, Mademoiselle, dans ce fauteuil que nous appelons : en votre honneur, le « fauteuil de la Dame Blanche ».

Epitaphes anthumes



Sur C. Demblon :

Sur le plus infime sujet,
Ses discours entassaient pathos et métaphore.
Sans cause il n'y a pas d'effet :
Plus une cruche est vide et plus elle est sonore.



Sur M. X..., végétarien et buveur d'eau :

Austère comme un cénobite,
Il vécut très frugalement ;
Mais il dut sa bonne conduite
A son mauvais tempérament.



Sur Marc de Salm :

Le venin de ma plume a causé bien des crimes ;
J'ai trahi mon pays et tous les cœurs bien-nés.
J'ai, même en ce tombeau, su faire des victimes :
Les vers qui me rongeaient sont morts empoisonnés !



Pour le ministre de l'agriculture :

Pleurez, hautbois ; chantez, musettes !
Et vous, dieux bocagers, sylvestres et gurrans,
Déchirez l'air du soir de vos cris gutturaux :
Ci-gît ce bon monsieur Rusette !



Pour René Declercq :

Declercq est étendu dessous ce mausolée :
Sa mère Flandre est consolée !...



Pour le sénateur De Vrièrè :

Bon, ron, ron, ron,
A Beernem, l'express passe en trombe !
Car, dans la tombe,
Gît le Baron.



Pour un « roi de la route » :

Sur le tombeau fermé du cycliste coureur
A tout jamais glacé, l'on a jeté des fleurs...
Cycle, amen.



Pour Isi Collin :

Ici
Gît Isi.

Chronique du sport

Le colonel Ouwerx, commandant la circonscription militaire de Bruges, est un grand ami des sports et des sportsmen ; à ce titre seul, il a droit déjà à toute notre reconnaissance et à toute notre sympathie.

La semaine dernière, un officier sous ses ordres lui dit : « Mon colonel, nous allons avoir dimanche une intéressante course de natation de Damme à Bruges.

— Hé ! hé ! répondit le colonel sur un ton gaillard, une course de dames, à Bruges, en effet, cela ne manquera pas d'intérêt. Notre bonne ville a besoin de distractions de ce genre. J'y assisterai. »

La désillusion du colonel Ouwerx n'aura pourtant pas été complète, puisqu'il y eut, en effet, une jeune fille qui prit le départ dans la classique épreuve Damme-Bruges.

PNEU JENATZY 10, rue Stephenson
Bruxelles
BANDES PLEINES JENATZY

L'argot des aviateurs est, on le sait, imagé et original et, pour le profane, plein d'imprévus. Il est cause, parfois, d'amusantes confusions. Ecoutez plutôt :

Un officier supérieur, en civil, est sur la plate-forme d'un tramway. Deux jeunes « pingouins » — traduisez par : candidats pilotes militaires aux ailes trop courtes encore pour pouvoir voler — parlent ostensiblement à haute voix :

« L'école d'aviation d'Asch, avec le vieux marabout, ce n'est pas rigolo tous les jours !

— Tu parles ! A mon escadrille, au moins, nous avons trouvé la fine carotte... Nous faisons du taxi toute la journée !! »

Et l'officier supérieur de conclure : « Sacrés gamins ! Même au fond de la Campine, ils trouvent le moyen de faire venir des taxis pour aller « nocer », Dieu sait où ! Ah ! de mon temps... »

Le général ignorait qu'en langage de pilote, « faire du taxi » c'est s'entraîner à rouler sur le champ d'aviation avec un avion aux ailes rognées et au moteur affaibli, incapable de décoller. Mais voilà... pour qu'il le sache, on aurait dû le lui avoir dit !

???

Autre histoire :

Un grave accident d'aviation se produit en Allemagne occupée. Les victimes sont des officiers belges. Un aviateur, qui a assisté à l'accident, exprime son opinion, sans beaucoup de phrases :

« C'est malheureux, mais c'était à prévoir : X... volait trop pour le cinéma... »

Le propos est rapporté à une haute autorité militaire, qui mande d'urgence le chef théoriquement responsable : « C'est inouï, n'est-ce pas ? J'en apprends de belles. Je ne m'étonne plus qu'il y ait des accidents d'aviation dans de pareilles conditions. Mais, dites-moi, comment avez-vous osé me cacher que les pilotes militaires faisaient couramment des exhibitions — et rémunérées, évidemment ! — pour des opérateurs cinématographiques ? »

La « haute autorité » fut la première à sourire de son erreur lorsqu'on lui eût expliqué que « voler pour le ci-

TROWER'S PORT
TÉLÉPHONE B. 8116

néma » signifiait « cherrer avec le zinc pour épater les camarades ».

Ah ! l'argot des aviateurs !



Un comité s'est formé pour l'érection, à Poelcapelle, d'un monument à la mémoire du capitaine aviateur français Guynemer. On sait que le petit village belge de Poelcapelle est le champ d'honneur qui recueillit l'héroïque dépouille.

À cette époque, ce village était un des bastions de la ligne ennemie labourée par nos obus. Aujourd'hui, lentement, il renaît de ses cendres sous le soleil de la victoire, mais rien encore n'y rappelle l'honneur qu'il eut de recueillir le corps de Guynemer.

Les cinq aviateurs de chasse belges qui conquièrent dans l'arme du héros le titre d'« as », illustré par lui — nommons : W. Coppens, Jean Olieslagers, A. Demeulemeester, F. Jacquet et E. Tieffry — se sont émus à cette pensée et ont résolu d'élever un monument commémoratif en cet endroit du sol belge qui vit mourir l'ami de France, dont ils avaient frôlé les ailes glorieuses au cours de mêmes combats.

Tous les lecteurs de *Pourquoi Pas?* — qui sont tous de bons patriotes et des amis de la France — enverront leur souscription à M. Ed. Tieffry, 85, rue Général Leman.

Et merci anticipativement.

VICTOR BOIN.



Le coin du pion

De *L'Indépendance belge* du 27 juin :

Bronchif, l'ami des chats...

C'est Moncrif, sans doute, que notre grave confrère a voulu désigner ?

???

Du *Journal diplomatique et financier*, n° 27, du 2 juillet, dans un article intitulé : « Le budget du ministère des affaires étrangères en Belgique » :

Il y a pourtant encore toute une graine d'ambassadeurs en herbe, qui monte et avance, à plat ventre, en pivotant sur leurs nombrils.

Ils se casseront les dents sur la roche Tarpeienne et se noieront dans le maquis du ridicule.

???

Du *Soir* (3 juillet) :

Il passe par un lycée de Marseille où son immortalité naturelle corrompt ses petits camarades.

Signalé à l'Académie de médecine.

???

Sous-titre trouvé à la page 124 du tome I des *Rapports*

LIGNES AERIENNES DE LA S. N. E. T. A.

HORAIRES ET TARIFS

| Départs et arrivées des avions | Atterrissages | Départs et arrivées des avions | PRIX |
|--|---------------------------------------|---|--|
| BRUXELLES-OSTENDE-LONDRES | | | |
| D. 11 h. 3/4 12 h. 1/2 A. 14 h. 1/4 | V Bruxelles Ostende Londres | A. 15 h. 14 h. 1/4 D. 12 h. 1/2 | Bruxelles-Londres : aller : 225 francs avec retour : 400 francs Bruxelles-Ostende : aller : 100 francs avec retour : 150 francs |
| BRUXELLES-PARIS | | | |
| D. 11 h. 3/4 A. 13 h. 3/4 | V Bruxelles Paris | A. 14 h. 1/2 D. 12 h. 1/2 | aller : 175 francs avec retour : 300 francs |
| BRUXELLES-ROTTERDAM-AMSTERDAM | | | |
| D. 15 h. A. 16 h. D. 16 h. 1/4 A. 16 h. 3/4 | V Bruxelles Rotterdam Amsterdam | A. 11 h. 1/4 D. 10 h. 1/4 A. 10 h. D. 9 h. 1/2 | aller : 125 francs avec retour : 200 francs |

Un service spécial de « Week-End » est organisé, en outre, entre Bruxelles et Ostende et vice-versa.

} D. de Bruxelles vers Ostende, le samedi, à 14 h. 30.

} D. d'Ostende vers Bruxelles, le lundi, à 9 heures

Ces prix comprennent le transport en automobile entre les aérodromes et les centres des villes. Pour Bruxelles, l'auto prend les voyageurs une heure avant les départs en face du Palace Hôtel.

Demandez le tarif spécial pour le transport des colis.

RENSEIGNEMENTS : S'adresser aux bureaux de la S. N. E. T. A. (tél. Brux. 1006 et 1007) ou dans les principaux hôtels et agences de voyage du pays.

du deuxième congrès international de la protection de l'enfance :

1^o Classe des enfants naturels, ceux qui, conformément à la nature, ont une mère et un père.

Est-ce qu'il y en aurait d'autres ?

HOMMES FAIBLES

Dépourvus de forces viriles et atteints d'impuissance

prenez des
PILULES HERIAL

HERIAL A, stimulant immédiat HERIAL B, régénérateur.
15 fr. 50 la boîte, franco poste. Les 3 boîtes : 43 fr. 75, franco poste
Notice explicative franco sur demande
Se trouvent à Paris : Phie LAIRE, 514, rue de Turanne
à Bruxelles : Phie PELERIN, 20, rue de l'Écuier
et dans toutes les bonnes pharmacies.

Pourquoi Pas ?, n° 361, page 458 :

Il s'est livré à un compendieux et savant développement. S'il est compendieux, il doit être résumé et non développé. De compendium (latin : abrégé).

Il n'y a que dans notre bilingue pays que l'on emploie cet adjectif dans le sens de « copieux » — à cause de l'assonance, peut-être.

???

D'un rapport parlementaire de M. Emile Carlier, pré-

senté à la Chambre le 28 juin et refusant aux femmes le droit de vote dans les élections provinciales, nous détachons cette phrase laborieuse et incorrecte :

D'autre part, déposer un bulletin blanc était poser un acte de répulsion qui ne cadre pas avec les sentiments féminins et qu'auraient d'ailleurs combattu avec énergie mari, père, frères, appartenant, eux, à un parti déterminé et ne voulant pas que ce geste puisse lui nuire, à l'avantage du parti adversaire.

Une femme pose un lapin ; elle ne pose pas un acte. Et il est encore des imparfaits du subjonctif qu'on peut employer sans blesser la décence.

???

Du journal *Le Soir*, numéro du mardi 5 juillet 1921 :

L'explication générale (de l'effondrement d'un boxeur envoyé au « pays des rêves ») ne peut guère invoquer que le réel que ce soit logiquement — ce knock-out au vertige de Ménière, lequel est déterminé par des affections diverses de l'oreille interne, des lésions des canaux semi-circulaires qui en sont un des constituants, et des excès de pression du liquide labyrinthique. Dans le cas présent, ces phénomènes sont dus à la transmission à l'oreille interne, par l'intermédiaire de l'articulation temporo-maxillaire, qui est avec elle en rapport de contiguïté, du choc porté sur la mâchoire.

Si vous avez compris...

Société Commerciale et Minière du Congo

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : 56, rue du Commerce, BRUXELLES

AUGMENTATION DU CAPITAL

En exécution de la décision prise à l'assemblée générale extraordinaire du 14 juin 1921, le capital de la Société a été porté de Frs. 5,000,000.— à Frs. 10,000,000.— par la création de 50,000 actions de capital nouvelles, d'une valeur nominale de Frs. 100 chacune.

DRIT DE SOUSCRIPTION

Les 50,000 actions de capital nouvelles sont offertes aux détenteurs actuels, tant des actions de capital que des actions de dividende, dans la proportion de UNE action nouvelle pour DEUX anciennes, sans délivrance de fraction, UNE action de capital et UNE action de dividende anciennes donnant droit à UN titre nouveau.

Pour l'exercice de leur droit, les actionnaires devront présenter leurs titres à l'estampillage chez l'un des banquiers désignés pour recevoir les souscriptions.

Le prix d'émission est fixé à **fr. 112.50**

dont frs. 32.50 à verser lors de la souscription et le solde, soit 80 frs. le 16 Août 1921, contre remise des titres.

Ces actions participeront aux bénéfices éventuels à partir du 1^{er} janvier 1921.

Les souscriptions seront reçues du 11 au 25 juillet 1921

aux heures d'ouverture des guichets, dans les établissements suivants :

- à BRUXELLES : BANQUE JOSSE ALLARD, 6 & 8, rue Gulmar ;
CREDIT ANVERSOIS, 30, avenue des Arts & 39, rue Fossé aux Loups ;
MM. NAGELMACKERS Fils & Cie, 12, place de Louvain.
- à ANVERS : CREDIT ANVERSOIS, 42, Courte rue de l'Hôpital.
- à LIEGE : MM. NAGELMACKERS Fils & Cie, 32 rue des Dominicains ;
CREDIT ANVERSOIS, 6, Boulevard d'Avroy.

Ainsi que dans les Succursales et Agences du Crédit Anversois.

L'admission des actions nouvelles à la Cote officielle de la Bourse de Bruxelles sera demandée.

La notice relative à cette émission a été insérée aux Annexes du « *Moniteur Belge* », du 23 juin 1921, page n. 6365.

Fabrique de Soie Artificielle de Tubize

Société Anonyme à BRUXELLES, rue Crespel, 53

AUGMENTATION DU CAPITAL SOCIAL

L'Assemblée Générale Extraordinaire du 8 mars 1921 a décidé de porter le Capital Social de

4,000,000 à 20,000,000 de francs

PAR LA CREATION DE

320,000 dixièmes d'actions privilégiées nouvelles de 50 fr. nominal

qui jouiront, à partir du 1^{er} janvier 1921,

des mêmes droits et avantages que les dixièmes d'actions privilégiées anciennes.

La notice relative à cette émission a été publiée conformément aux articles 36 et 40 des lois coordonnées sur les sociétés commerciales et a été insérée aux annexes du « Moniteur belge » du 2-3 mai 1921, sous le n° 4518.

DROIT DE SOUSCRIPTION PAR PREFERENCE

Les 320,000 dixièmes d'actions privilégiées nouvelles de 50 francs sont offerts en souscription publique, par préférence et à TITRE IRREDUCTIBLE, aux porteurs des dixièmes d'actions privilégiées ou ordinaires anciennes, à raison de DIX titres nouveaux pour TROIS anciens, ou TROIS titres nouveaux pour UN ancien, plus UN titre nouveau par groupe de TROIS titres anciens.

Les actionnaires pourront également, en proportion de leur part dans le capital, produire une demande REDUCTIBLE, à valoir sur les actions nouvelles délaissées par les porteurs qui n'auraient pas fait usage de leur droit de préférence.

Pour l'attribution des dixièmes d'actions souscrits à TITRE REDUCTIBLE, chaque bulletin de souscription sera considéré comme se rapportant à une souscription distincte et sera traité séparément.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION :

Le prix d'émission est fixé à **60 francs** par dixième d'action privilégiée nouvelle, soit le pair plus 10 francs pour les frais.

Il est payable intégralement, au moment de la souscription, pour les actions souscrites tant à TITRE REDUCTIBLE qu'à TITRE IRREDUCTIBLE.

Le résultat de la répartition éventuelle sera porté à la connaissance des intéressés, dans le plus bref délai possible, et le remboursement des sommes versées à l'appui des souscriptions à TITRE REDUCTIBLE qui n'auront pu être accueillies se fera lors de la répartition. Les souscripteurs ne seront pas fondés à réclamer un intérêt sur ces versements.

Les titres anciens devront être déposés à l'appui de la souscription. Ils seront revêtus d'une estampille constatant que le droit de souscription a été exercé et que des modifications ont été apportées au capital et aux statuts.

LA SOUSCRIPTION SERA OUVERTE

du 4 au 18 JUILLET 1921 inclus

aux heures d'ouverture des guichets :

EN BELGIQUE :

A BRUXELLES : à la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE et à ses agences, rue du Marais, 31, et boulevard Léopold II, n° 63 ;

A MONS : à la BANQUE DU HAINAUT, et à ses agences, notamment à Hal, Tubize, Braine-le-Comte, etc. ;

En PROVINCE : dans les Banques chargées du service d'agence de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE.

EN FRANCE :

A PARIS : à la BANQUE DE L'UNION PARISIENNE, rue Chauchat, n° 7 ;

A LILLE : à la BANQUE GÉNÉRALE DU NORD, rue Royale.

Les actionnaires qui n'auront pas fait usage de leur droit de préférence dans le délai susindiqué ne pourront plus s'en prévaloir après le 18 juillet 1921.

L'admission des actions nouvelles à la cote officielle des Bourses de Bruxelles et de Paris sera demandée.

Si vous êtes

Surmené
Neurasthénique
Sensible à l'extrême
Facilement irritable



Si vous constatez en vous

Une perte de mémoire
Une paresse d'esprit anormale
De l'anémie
Une convalescence pénible



Si vous craignez la tuberculose

PRENEZ LE

SIROP GRIPEKOVEN

aux hypophosphites composés

Ce sirop associe les hypophosphites de chaux, de potasse, de fer et de manganèse à la strichnine dosée scientifiquement. Ces éléments constituent la véritable nourriture de la cellule nerveuse. Le sirop aux hypophosphites composées convient donc particulièrement dans tous les cas où le système nerveux est affaibli : surmenage, neurasthénie, sensibilité extrême, perte de mémoire, irritabilité malade, paresse d'esprit anormale, fatigue rapide, anémie, convalescence pénible, tuberculose, etc.

N. B. — Ce sirop ne peut pas être donné aux enfants de moins de quinze ans.



LE FLACON : 7 FRANCS



Dépôt des spécialités GRIPEKOVEN
pour Ostende et la région :
Pharmacie DE VRIEST
15, place d'Armes, 15 — OSTENDE

Comme du Beurre

ERA

aux Fruits d'Orient

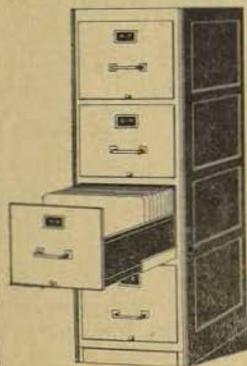
fr. 3.20 le 1/2 kilo

SOC. AN. DES GRANDS MAGASINS
Vanderborgh Fr^{re}

46 à 58

Rue de l'Écuyer
BRUXELLES

TOUS
MEUBLES
DE BUREAU



Le grand succès du jour

NOUVELLE CRÉATION

— DAVROS —

Carte Spéciale

LA MEILLEURE CIGARETTE
GOUT EGYPTIEN

2 FRANCS les 20 cigarettes

Comme du Beurre

ERA

aux Fruits d'Orient

Fr. 3.20 le 1/2 kilo



RHUM EXCELSIOR



SEUL CONCESSIONNAIRE POUR
LA BELGIQUE ET LE
GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG :

A. J. SIMON & FILS
René SIMON Succr
BRUXELLES

Fournisseur de la Cour de Belgique

TROWER & SONS

LONDON OPORTO
PORT & SHERRY
WINES
Dépot : A. J. SIMON & FILS
BRUXELLES-MIDI TEL. 8116

TROWER & SONS PORT-SHERRY
LONDON - OPORTO -- WINES --

SPIRITUEUX & VINS

E. MERCIER & Co GOUT AMÉRICAIN
.. VINTAGE 1911 ..

A. J. SIMON FILS. René Simon Succr
Fournisseur de la Cour de Belgique
Rue Fontaines, 26, BRUXELLES-MIDI. TEL. 8116